

CONSIDÉRATIONS SUR LE POSITIVISME ET LA THÉORIE DE L'ARGUMENTATION

JACQUES RUYTINX

D'autres que nous diront, ici-même, comment est née la *Nouvelle Rhétorique*. Qu'il nous soit permis, au seuil de ces considérations, d'évoquer un souvenir personnel, et de nous rappeler l'après-guerre la plus immédiate, quand, au cours de prestigieuses séances de séminaire, le Professeur Perelman formait les apprentis philosophes, « par la précision et la rigueur de ses analyses des concepts employés en philosophie » — pour reprendre les termes mêmes d'E. Bréhier — (1). Il les formait moins à l'argumentation proprement dite qu'à l'investigation, prudente et profonde, des notions confuses, qu'elles fussent celles de « réalité », de « liberté » ou « d'explication ». Dès cette époque, nous fûmes pour la plupart marqués par le caractère positif, objectif, strictement non émotif de cet examen qui se complétait — fait digne d'être noté — par une sévérité, extrême si notre souvenir est fidèle, à l'égard de toute figure traditionnelle, de toute métaphore et même de toute analogie auxquelles il fût fait appel pour étayer un raisonnement. Depuis lors, la théorie générale de l'argumentation a accordé une place importante à la figure, à la métaphore et à l'analogie argumentatives. Or, si l'analyse de l'analogie est, dans le *Traité de l'Argumentation* (2), d'une justesse séduisant tout esprit, il est probable qu'un esprit positif hésitera à considérer comme ayant *valeur* argumentative (sinon comme étant de *nature* argumentative) bien des métaphores et figures traditionnelles. Certes, le « refus de se laisser persuader » est un phénomène, d'ailleurs important, dont la théorie de l'argumentation tient compte (3), qu'il soit à expliquer par les critères adoptés ou par la mauvaise volonté. Si le refus est philosophique, il relève d'une recherche de cohérence entre des critères de validité; s'il est lié à l'intention mauvaise, il relève de certaines conditions psychologiques ou psychopathologiques. Il vient de là comme première observation que le promoteur de la nouvelle rhétorique a lui-même, pour des raisons de généralisation théorique, évolué,

(1) CH. PERELMAN, L. OLBRECHTS-TYTECA, *Rhétorique et Philosophie*, P. U. F., 1952, Préface.

(2) CH. PERELMAN, L. OLBRECHTS-TYTECA, *Traité de l'Argumentation*, P. U. F., 1958, 2 vol. Nous utiliserons dorénavant, pour désigner le *Traité*, le sigle T. A.

(3) T. A., § 71.

sans que pour autant tous ceux qu'il a formés le suivent aussi loin. Plusieurs d'entre eux sont restés plus fermement attachés soit à un positivisme renouvelé, tel l'empirisme logique par exemple, soit à la philosophie analytique, soit à ces deux méthodes dans la mesure où elles servent à analyser avec objectivité d'une part le langage de la science, d'autre part le langage ordinaire. Or l'analyse critique des notions confuses pratiquée par M. Perelman était très proche de ces méthodes et en tout cas parfaitement compatible avec elles; en ce sens, cette analyse était empreinte de positivité, soit qu'elle fût anti-métaphysique, ou du moins non métaphysique comme l'est celle de l'empirisme logique, soit qu'elle fût absolument dépourvue de tout «wishful thinking» comme l'est celle des Wittgenstein, des Ryle, des Wisdom, des Ayer... De ce passage progressif d'une analyse sans intention justificatrice ou démonstrative, d'une explication, d'une élucidation, à une théorie expressément dirigée contre un certain ensemble de critères positivistes, contre le caractère «lacunaire» de la preuve «logico-expérimentale» (4), et plus encore contre Descartes (5), et par là contre toute tentative d'unifier le savoir, il subsiste, chez d'aucuns, un certain malaise philosophique dont cet article est d'ailleurs issu. Ce malaise est d'autant plus vif que le T. A. lui aussi relève et décrit des usages argumentatifs, en les considérant comme *valables* parce qu'ils sont des *usages* (méthode positive semblable à la première analyse critique); que le T. A. présuppose également ce qui constitue l'une des traces indélébiles laissées par l'enseignement du Professeur Perelman, à savoir la remise en question des fondements, le caractère essentiellement non définitif et régressif de toute critériologie, qu'elle concerne la vérité, la validité ou l'efficacité; que le T.A. enfin contient sa propre justification aussi bien que ses propres possibilités d'invalidation, puisque l'on peut avec succès argumenter à la fois en faveur de la théorie de l'argumentation et contre elle (nous parlerons plus loin de l'argument d'autophagie).

Faut-il, pour expliquer cette situation où l'on retrouve ce que l'on croyait avoir perdu, pour aussitôt le perdre à nouveau, dissocier radicalement objectivité et positivité, ou dissocier positivité et positivisme, en considérant qu'une étude positive des conditions dans lesquelles et pour lesquelles le positivisme est impossible, est, elle, réalisable et que l'on peut en tirer les conséquences? Ne faudrait-il d'ailleurs pas, lorsque l'on parle de «positivisme», dissocier de ce terme

(4) T. A., Index des noms propres, cf. Mill, Pareto. Il est à remarquer que, pas plus dans T.A. que dans *A history of Western Philosophy*, de Russell, le nom de Comte n'est mentionné.

(5) T. A., p. 677.

trop général et trop comtiste, le néo-positivisme qui, en tant qu'empirisme logique, n'est nullement un absolutisme ⁽⁶⁾, ne contient rien d'«irrévocable» (terme comtiste par excellence), a considérablement varié et s'est considérablement assoupli, adopte le «principe de tolérance» en logique et le contact le plus étroit avec le langage ordinaire dans ses éléments empiriques ⁽⁷⁾. Mais le positivisme contemporain est-il vraiment impossible, ou bien est-il seulement un mauvais choix, à moins qu'il ne soit un choix équivalent à d'autres, ou même un choix supérieur à d'autres ? Ces questions nous paraissent authentiques et nous aurons à y répondre.

Parmi les théories que développe le T.A., il en est surtout trois, d'ampleur d'ailleurs variable, qui retiennent notre attention: la théorie de l'accord, la théorie de l'interaction entre les notions et la structure du réel, et la théorie des couples philosophiques. En effet, même au niveau de l'axiomatique ou des règles instituant un langage déterminé, des accords préalables sont exigés, ou supposés, ou proposés comme hypothèses; on trouvera par exemple assez souvent sous la plume de Carnap l'expression «*empiricism being taken for granted...*» D'autre part, un ouvrage comme le *Tractatus logico-philosophicus* et tout aussi bien les *Philosophical Investigations*, illustrent remarquablement cette idée que la manière dont sont analysées et maniées les notions retentit sur la conception du réel et réciproquement. Enfin nous avons pu structurer la problématique philosophique de l'unité de la science en nous servant de la théorie des couples (philosophiques, antithétiques ou classificatoires) ⁽⁸⁾. Si la théorie de l'argumentation est une théorie philosophique — et nous croyons qu'elle l'est éminemment — et s'il est vrai — ce que nous croyons également — que «tous ces couples constituent l'objet propre de la recherche philosophique» ⁽⁹⁾, il existe alors au moins un couple qui régit la théorie elle-même; ce serait, sur le modèle du couple fondamental apparence/réalité, le couple critères positivistes/critères argumentatifs, mais auquel on pourrait immédiatement ajouter un second couple, qui nous a personnellement servi à caractériser l'opposition entre le mécanisme causaliste et le vitalisme finaliste, celle entre les *Naturwissenschaften*

⁽⁶⁾ Et ne tombe donc pas sous le coup de la formule: «Nous combattons les oppositions philosophiques tranchées et irréductibles, que nous présentent les absolutismes de toute espèce», T. A., p. 676.

⁽⁷⁾ Cf. notre ouvrage *La Problématique Philosophique de l'Unité de la Science*, Paris, Les Belles Lettres, 1962, Seconde Partie (Sigle dorénavant utilisé: P.P.U.S.

⁽⁸⁾ P.P.U.S., p. 24, 339 et 340 en particulier.

⁽⁹⁾ T. A., p. 561-562.

et les *Geisteswissenschaften*, celle encore entre l'explication scientifique et l'explication métaphysique: il s'agit du couple nature/portée. Bien que non signalé par les auteurs du T.A., il nous semble que ceux-ci seraient prêts à l'accepter et à entériner son fonctionnement comme tel. Que signifie-t-il ? «Deux mentalités s'affrontent ici: on exige d'un côté des hypothèses parfaitement vérifiables, des concepts précis et d'un rendement élevé; de l'autre, on estime insuffisante l'explication mécaniste ou physico-chimique»⁽¹⁰⁾; si bien qu'«il y a dans le premier cas une exigence quant à la nature des explications, dans la seconde attitude, une exigence quant à leur portée»⁽¹⁰⁾; et «le conflit de l'explication insuffisante mais légitime, et de l'explication illicite, mais complète, est celui de la science et de la métaphysique»⁽¹¹⁾. Certes, la théorie de l'argumentation n'est pas ouvertement une métaphysique et elle est essentiellement relativiste, mais elle s'oppose en ordre principal à la critériologie positiviste parce qu'elle cherche à occuper, entre le scepticisme d'une part et le positivisme d'autre part, une position intermédiaire⁽¹²⁾, où les insuffisances du positivisme quant à sa *portée* (du point de vue de l'action, de la morale, des valeurs notamment) sont compensées par des exigences moindres que celles du positivisme quant à la *nature* des techniques compensatoires, qui sont l'argumentation. Autrement dit, si les exigences épistémologiques décroissent et si l'on admet pour aller au réel des techniques moins rigoureuses et moins fortes, alors on accède à plus de réel, à un réel plus varié, pourvu de degrés, mais à un réel qui, bien entendu, est loin d'être aussi bien maîtrisé que lorsqu'il est structuré par des lois naturelles sociologiques ou psychologiques. On voit par là qu'il existe également un couple philosophique épistémologique/ontologique. Ajoutons à ce propos qu'il nous a souvent semblé que l'on était sévère outre mesure, et en tout cas injustement, à l'égard du positiviste en ce qui concerne l'intérêt réel qu'il porte au domaine de l'action. Car nous sommes convaincu que cet intérêt n'est pas apparent, bien au contraire, mais qu'il est dirigé, comme canalisé par l'adoption de critères plus limitatifs que ceux d'autres philosophes. Il y a donc un choix préalable — *fait* que souligne le T.A. lui même —. Ainsi la controverse entre l'*argumentateur* et le *positiviste* est un peu pénible, car tous deux font une constatation de fait irréductible, le premier quant à *ce dont* le second ne rend pas compte, ou pas suffisam-

⁽¹⁰⁾ P.P.U.S., p. 52.

⁽¹¹⁾ *Op.cit.*, p. 18.

⁽¹²⁾ T. A., *Conclusion*, passim.

ment compte, et le second quant à *la manière* dont l'autre cherche à rendre compte.

Autre remarque. Parmi les auditoires privilégiés, l'auditoire universel occupe une place prépondérante et c'est lui qui caractérise le discours du philosophe. Mais «certains auditoires spécialisés sont volontiers assimilés à l'auditoire universel, tel l'auditoire du savant s'adressant à ses pairs»⁽¹³⁾. Or, selon le T.A., la technique du philosophe est l'argumentation, qui est persuasive, celle du savant étant «logico-expérimentale», et en ce sens contraignante. Dès lors, ne faut-il pas conclure que si l'on peut s'adresser rhétoriquement et démonstrativement à l'auditoire universel (qui est toujours un auditoire de droit), la différence entre la démonstration contraignante et la persuasion doit fonder des ordres de distinction entre auditoires universels ? Et conclure en même temps que l'absence de cette distinction amène à considérer que le problème de la vérité, qui n'est évidemment pas étranger à l'auditoire universel scientifique, ne l'est pas davantage à l'auditoire universel rhétorique. Mais alors il y a quelque difficulté à séparer, même pour des raisons méthodologiques, «les aspects du raisonnement relatifs à la vérité et ceux qui sont relatifs à l'adhésion»⁽¹⁴⁾. On peut aussi ne pas admettre le point de vue qui précède, et prétendre que la distinction relative à l'adhésion et à la vérité ne concerne que les auditoires non universels, ou qu'il y a place pour une adhésion universelle sans nécessairement de vérité.

Dans tous ces cas, néanmoins, il faudrait réexaminer le statut et le rôle de l'auditoire universel car, en bref, ou bien cet auditoire est unique, et il devient alors difficile de distinguer entre technique argumentative (en philosophie) et logico-expérimentale (en science), ou bien on peut faire la distinction, mais il faut considérer des auditoires universels spécifiques et caractériser leur spécificité. Remarquons qu'un problème *analogue* existe en logique, où l'on peut, selon le langage que l'on institue ou dans lequel on se situe, considérer «l'univers du discours» comme unique ou comme spécifique (et dès lors il y a plusieurs «univers du discours»). Si cette analogie est valable, on pourrait peut-être considérer l'argument de l'auditoire universel comme relevant de l'argumentation quasi-logique.

On allègue parfois, pour appuyer le pluralisme, que si un jugement de valeur *était universellement admis*, il fonctionnerait comme fonctionne un *diktat*. Mais est-ce bien exact ? car il nous semble plutôt qu'il fonctionnerait comme un fait, autrement dit qu'entre

(13) T.A., p. 44.

(14) T. A., p. 5.

la norme et le normal — pour reprendre l'un des nombreux thèmes remarquables de la théorie de l'argumentation — il n'y aurait pas de marge, mais coïncidence. Or un fait n'est pas un *diktat* (alors qu'un *diktat* peut être considéré en tant que fait). Dans l'effrayant 1984 de George Orwell, les trois slogans «War is peace», «Freedom is slavery», «Ignorance is strength» ne sont répugnants que parce que 1°) ce sont les slogans d'une partie seulement de la population du monde (Oceania); 2°) une partie seulement de la population d'Oceania y croit, car il lui paraît efficace d'y croire (pour survivre); 3°) *idem* pour une partie des membres du Parti extérieur; 4°) et parce que, fort probablement, les membres du Parti intérieur y adhèrent sans croire à leur vérité; 5°) enfin parce que «Big Brother is watching you». Remarquons que cette surveillance révèle une certaine précarité quant au contenu des slogans, alors qu'un fait n'est pas précaire (mais une théorie peut l'être) ⁽¹⁵⁾.

Remarquons encore que la notion d'*unité* (par exemple dans le problème de l'unité de la science) n'est pas une valeur universelle ou absolue ⁽¹⁶⁾, mais qu'elle est toutefois une valeur abstraite, et qu'il y a également un va-et-vient de cette valeur abstraite aux valeurs concrètes, représentées par ce que nous avons appelé les différents «facteurs d'unification» ou «opérateurs unitaires», tels ceux constitués par une science déterminée, ou un groupe de sciences déterminées, ou un ensemble d'opérations, ou un langage particulier...⁽¹⁷⁾. La notion d'«unité» n'est pas étudiée par le T.A., et elle ne figure pas à l'*Index analytique*. Elle ne peut cependant être ramenée à celle d'«unicité». De même, la notion d'«idéal» mériterait, selon nous, d'être étudiée autant que celles de «mythe», d'«utopie» et d'«hypothèse» et d'être l'objet à la fois d'une désacralisation et d'une démystification. La conception d'un certain idéal fait en effet partie de toute théorie de l'unification des sciences, que celle-ci soit, selon notre terminologie, scientifique, mixte ou métaphysique spécifique ⁽¹⁸⁾. Un idéal n'est pas tout à fait une norme, il est plus complexe que la norme.

A propos du «choix des qualifications» ⁽¹⁹⁾, notons que l'épithète

⁽¹⁵⁾ Notez bien que ces slogans nous paraissent véritablement répugnants, à nous aussi. Nous cherchons seulement à critiquer une certaine manière de justifier le *pluralisme des valeurs*, alors que c'est la *pluralité des évaluations* qui est un fait.

⁽¹⁶⁾ T.A., p. 102.

⁽¹⁷⁾ P.P.U.S., p. 24 et 345.

⁽¹⁸⁾ P.P.U.S., cf. Introduction.

⁽¹⁹⁾ T.A., § 32.

«néo-positiviste» accolée au terme «philosophie» et celle de «empiriste logique» accolée au même terme (compte tenu du fait qu'il s'agit d'une seule et même philosophie, à savoir un seul et même ensemble d'écrits dus à un seul et même ensemble de penseurs), n'ont pas même signification, selon la théorie de l'argumentation elle-même et, en effet, on trouvera la première chez ceux qui cherchent plutôt à disqualifier le néo-positivisme (l'épithète rappelant le comtisme, bien dépassé aujourd'hui) et la seconde (conforme à l'appellation par laquelle les empiristes logiques se désignent eux-mêmes) plutôt chez ceux qui sont favorables à cette philosophie.

Si c'est l'empirisme logique qui est, entre autres, visé implicitement dans le passage relatif aux conclusions de Benjamin, selon lequel «les idées vagues font partie intégrante de la science, et... toute théorie de la signification qui les nie n'est pas une théorie de la science» ⁽²⁰⁾, nous rétorquerions que cette affirmation est vraie si l'on ajoute qu'il y a un usage technique et proprement scientifique du vague en science, qui est autre chose que cet usage hors d'un contexte scientifique, de même, par exemple, qu'il y a un usage ordinaire de termes tels que «liberté», «sensation», «substance», «vrai», «réel», etc., un usage un peu moins ordinaire de pareils termes chez les écrivains d'idées, et un usage technique de ces termes dans le contexte d'une technique philosophique déterminée. L'empirisme logique utilise par exemple la notion de «concept ouvert» ou son équivalent, mais dans un sens plus précis que ne le fait par exemple Bachelard ⁽²¹⁾.

La théorie de l'argumentation est une réaction contre le cartésianisme et ses équivalents rationalistes, contre le positivisme, le monisme en général et les tentatives d'unification des sciences: «C'est l'ambiguïté des comportements humains, quand on les interprète en fonction de l'intention, qui marque un des points essentiels par lesquels toute science de l'homme diffère profondément des sciences naturelles» ⁽²²⁾. Sans doute, mais une *science* des phénomènes intentionnels n'est-elle pas possible, qui utiliserait des schémas tels ceux-ci: «Étant donné telles classes de personnes placées dans telles conditions, tels comportements de ces personnes sont liés à telles et telles intentions» et, réciproquement, «Étant donné que telles classes de comportement sont liées à telles intentions, on trouvera telles et telles classes de personnes placées dans telles et telles conditions» ?

On sait que le modèle, revenant le plus souvent à être une science

⁽²⁰⁾ T.A., p. 175.

⁽²¹⁾ Cf. CARNAP, *Testability and Meaning*, § 10.

⁽²²⁾ T.A., p. 407.

bien constituée, joue un rôle prépondérant dans l'unification des sciences ⁽²³⁾: les mathématiques, la physique sont, sous ce rapport, devenues des modèles traditionnels. Dans la mesure où, dans des conceptions antiunitaires ⁽²⁴⁾, on oppose expressément à ces disciplines des méthodologies spécifiques (dans les sciences humaines par exemple), on peut, en utilisant la terminologie du T.A., faire de ces disciplines des antimodèles. Remarquons alors que, contrairement à ce qui se passe dans le cas où modèles et antimodèles sont des personnes ⁽²⁵⁾, il n'y a pas dévaluation du modèle ou de l'antimodèle: que la biologie devienne biophysique, et que la biophysique devienne une biophysique mathématique ajoute au contraire, par le succès qu'apporte avec elle une unification *effective*, au prestige de la physique et des mathématiques, et l'on sait combien Dilthey, anxieux de séparer le domaine des *Geisteswissenschaften* du domaine des sciences de la nature, éprouvait de respect pour ces dernières. Les auteurs du T.A. font cette observation profonde que «les inconvénients de l'argumentation par le modèle ou l'antimodèle se manifestent quand le modèle comporte des caractères répréhensibles ou l'antimodèle des qualités dignes d'imitation» ⁽²⁶⁾. Cette remarque retentit, dans la problématique de l'unité de la science, sur le couple philosophique qualitatif/quantitatif, notamment quand le quantitatif est le modèle et le qualitatif l'antimodèle.

A propos de la constatation de Richards, selon laquelle «les métaphores auxquelles une philosophie renonce, dirigent la pensée tout autant que celles qui sont adoptées» ⁽²⁷⁾, on pourrait observer qu'il y a des philosophies et des philosophes qui renoncent strictement à toute métaphore. Cette attitude est également significative.

Revenons maintenant à des considérations plus générales, et examinons sous un angle un peu différent les rapports entre la théorie de l'argumentation, la positivité et le positivisme. La positivité d'esprit des promoteurs de la théorie de l'argumentation, qui sont, on le sait, antipositivistes, revient à *constater* que:

1°) Le positivisme est lacunaire en ce qui concerne l'action, les valeurs, la morale; 2°) Il existe des procédés argumentatifs; 3°) On les utilise effectivement dans les domaines précités. Là où cesse la positivité et où, *a fortiori*, une attitude positiviste devant la morale com-

⁽²³⁾ P.P.U.S., p. 348 sqq.; T.A. p. 615.

⁽²⁴⁾ P.P.U.S., cf. chapitres 2 et 9.

⁽²⁵⁾ T.A., p. 488 et 492.

⁽²⁶⁾ T.A., p. 495.

⁽²⁷⁾ T.A., p. 524.

me celle qu'a Schlick, par exemple ⁽²⁸⁾, devient impossible, c'est quand il y a *évaluation* des arguments: «Ce n'est pas parce qu'il y a des arguments pour et des arguments contre, que ces arguments ont même valeur» ⁽²⁹⁾. Sans doute, mais il faut alors se poser la question difficile de savoir si les arguments valent par leur utilisation ou si leur utilisation vaut par eux. D'ailleurs, chose embarrassante quand même, la rhétorique nous dit qu'il y a des arguments meilleurs que d'autres, mais elle ne nous dit pas de façon formelle quels sont les arguments valables. Au fond, tout argument peut être valable, et toute cause rendue valable si elle est défendue par une argumentation valable, et il existe, c'est l'une des présuppositions du T.A., une argumentation valable pour toute cause. Somme toute, ce n'est point tant la notion de «vérité» qui est délicate dans le T.A., car les auteurs envisagent sans trop de difficulté de dissocier «adhésion» et «vérité», et un argument n'est pas traité comme une proposition, analytique ou empirique, donc vraie ou fausse; ce n'est pas non plus celle d'«efficacité», car l'efficacité est empiriquement contrôlable, et les normes peuvent être à ce propos aisément établies. C'est, nous semble-t-il, la notion de «validité» qui fait problème: c'est elle la notion confuse fondamentale qui, inévitablement, subsiste ou, si l'on veut, car cela revient au même, c'est elle la notion considérée comme initialement claire.

Nous nous rapprocherons maintenant d'un point qui nous paraît capital en considérant *l'argument d'autophagie* ⁽³⁰⁾. Reprenons un exemple au T.A.: «aux positivistes qui affirment que toute proposition est analytique ou de nature expérimentale, on demandera si ce qu'ils viennent de dire est une proposition analytique ou résultant de l'expérience». Remarquons que les empiristes logiques sont conscients de ce problème; leur réponse est que l'énoncé ci-dessus n'est pas une proposition du tout, mais une «recommandation linguistique» (proposal), une règle instituant un certain langage et des critères. Autre exemple emprunté aux auteurs: «A celui qui argumente pour rejeter la validité de tout raisonnement non démonstratif, on demandera quelle est la valeur de sa propre argumentation». Donnons nous-même un exemple: à celui qui argumente pour montrer que la philosophie est un leurre, un néant, une non-valeur, on rétorquera que son argumentation est d'ordre philosophique. Dès lors, nous sommes

⁽²⁸⁾ M. SCHLICK, *Fragen der Ethik* (1930); trad.: *Problems of Ethics* (1939).

⁽²⁹⁾ CH. PERELMAN et L. OLBRECHTS-TYTECA, *Rhétorique et Philosophie*, P.U.F., 1952, p. 42.

⁽³⁰⁾ Autophagie, rétorsion, «method of affirmation by attempted denial», auto-inclusion: cf. T.A., p. 273-275.

enclin à considérer également que, au niveau des fondements, parfois explicitement s'il s'agit d'une conception philosophique, implicitement s'il s'agit d'une axiomatique formalisée, il y a une *option*, sans doute argumentative, mais qui, remarquons-le bien, dans le cas d'une axiomatique formalisée, d'un système scientifique, ne retentit plus sur eux ⁽⁸¹⁾.

Examinons d'autre part l'affirmation suivante du T.A.: «la démarche argumentative ... parce qu'elle tend précisément à justifier des choix, ne peut fournir des justifications qui tendraient à montrer qu'il n'y a pas de choix, mais qu'une seule solution s'offre à ceux qui examinent le problème» ⁽⁸²⁾. A notre avis, cette affirmation fait usage de termes incompatibles: «ne pas choisir» et «examiner le problème», car on ne peut examiner un problème sans choisir. L'affirmation en question n'implique donc nullement qu'il est impossible, après délibération et argumentation, de choisir une solution antipluraliste. C'est là notre point: si la théorie de l'argumentation est la théorie générale de toute philosophie, alors de deux choses l'une, ou bien le positivisme n'est pas une philosophie, ce qui est absurde, ou bien la théorie de l'argumentation est obligée de reconnaître que l'on peut se servir de ses ressources pour défendre et même pour instaurer le positivisme. Certes, toutes les formes du positivisme ne contiennent pas des argumentations explicites pour les fonder, mais, encore une fois, l'empirisme logique, lui, par ses réflexions sur le statut de la proposition, de la recommandation linguistique, du critère empiriste de signification cognitive, du physicalisme, etc., s'est posé, en termes techniques, le problème de son fondement. Une fois instauré, le positivisme devient une technique fonctionnant pour son propre compte, un peu comme le suggère Wittgenstein lorsqu'il écrit: «Er muss sozusagen die Leiter wegwerfen, nachdem er auf ihr hinaufgestiegen ist» ⁽⁸³⁾. Semblablement, il doit exister une argumentation valable en faveur du monisme et en faveur de l'unité de la science. Nous avons essayé de le montrer tout au long de notre ouvrage déjà cité.

En conséquence: 1°) Il ne nous paraît pas que ce soit à bon droit que la théorie de l'argumentation, en tant que théorie générale de toute philosophie, et dès lors en tant qu'étude de structures argumentatives, prenne une position qui lui fasse dépasser son rôle, et devenir, en fait, une philosophie particulière. Car autre chose est d'être une philosophie particulière utilisant des arguments, et d'être une théorie

⁽⁸¹⁾ Nous renvoyons ici au Chapitre 10, § 8, de P.P.U.S.

⁽⁸²⁾ T. A., p. 82.

⁽⁸³⁾ *Tractatus logico-philosophicus*, 6.54.

générale de l'argumentation projetant des lumières — très franches d'ailleurs — sur la métaphysique et l'épistémologie pluralistes qu'elle suppose, ou mieux, qu'elle nourrit en son sein, 2°) On l'aura remarqué, ce sont moins des objections et des critiques fondamentales qui ont guidé notre plume, que le besoin de lever une incompatibilité entre deux critériologies qui nous paraissent, à certains égards, toutes deux valables. Pour ce faire, comme y invite le T.A. lui-même ⁽³⁴⁾, nous avons dissocié dans le temps le fondement, qui est l'élément argumentatif, et le fondé, qui est l'instrument technique (en l'occurrence, un certain langage empirico-logique) avec son appareil critériologique. On peut aussi considérer que l'incompatibilité est levée par division de l'objet, le fondement devant créer un autre objet, et le fondé éliminant le fondement ⁽³⁵⁾. L'argumentation reste ainsi un moyen, dont l'efficacité peut être variable, en vue d'une certaine fin, le rapport moyen-fin étant lui-même un élément de l'argumentation. Enfin on pourrait aussi résoudre la question en termes de complémentarité (soit que l'on considère qu'une argumentation «est indispensable pour expliquer, justifier, permettre l'emploi» des notions techniques du positivisme, soit que la théorie de l'argumentation et le positivisme constituent un tout) ⁽³⁶⁾, ou en termes de compensation (comportant les «évaluations réciproques» du positivisme par la théorie de l'argumentation et de la théorie de l'argumentation par le positivisme) ⁽³⁷⁾.

Université libre de Bruxelles

JACQUES RUYTINX
mars 1963

⁽³⁴⁾ T.A., p. 271.

⁽³⁵⁾ Sans doute pourrait-on formuler en partie ce problème, mais alors dans une perspective non argumentative, en termes de métalangages.

⁽³⁶⁾ T. A., p. 324.

⁽³⁷⁾ T.A., p. 342.